

L'art de convaincre selon le député Nadeau-Dubois

GABRIEL NADEAU-DUBOIS, *Lettre d'un député inquiet à un premier ministre qui devrait l'être*, Montréal, Lux Éditeur, 2019, 104 pages

Roméo Bouchard

Volume 14, numéro 2, printemps 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93019ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bouchard, R. (2020). Compte rendu de [L'art de convaincre selon le député Nadeau-Dubois / GABRIEL NADEAU-DUBOIS, *Lettre d'un député inquiet à un premier ministre qui devrait l'être*, Montréal, Lux Éditeur, 2019, 104 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 14(2), 7–8.

ce qui se dépose
dans le présent

L'art de convaincre selon le député Nadeau-Dubois

Roméo Bouchard
Saint-Germain-de-Kamouraska

GABRIEL NADEAU-DUBOIS
**LETTE D'UN DÉPUTÉ
INQUIET À UN PREMIER
MINISTRE QUI DEVRAIT
L'ÊTRE**
Montréal, Lux Éditeur, 2019,
104 pages

La lettre du député Gabriel Nadeau-Dubois (GND) à son premier ministre François Legault est un bijou d'écriture dans l'art de convaincre. Chaque chapitre prend son départ dans un événement particulier savamment choisi. Sa première table ronde avec François Legault, sur les finalités de l'éducation et de l'économie en septembre 2014, ouvre son introduction sur la difficulté de concilier écologie et économie; le discours prophétique du physicien Edward Teller en 1959, sur les risques à venir du pétrole, démarre son premier chapitre intitulé «Il n'est jamais trop tard pour bien faire»; sa discussion avec Luc Ferrandez, au lendemain de sa récente démission comme conseiller montréalais et maire du Plateau sur la difficulté d'agir en politique, inspire tout son deuxième chapitre sur «Les Concierges», c'est-à-dire les politiciens; le résultat de la dernière élection et la fracture qu'il a révélée entre Montréal et le reste du Québec sur le nationalisme et l'écologie lui permettent, dans son troisième chapitre, intitulé «Avons-nous les pieds coulés dans le béton», de montrer que «les changements climatiques ne sont pas une lubie d'urbains ou d'universitaires déconnectés du vrai monde» (p. 60); la tempête de poussière (*dust bowl*) qui s'est abattue sur les grandes villes américaines en mai 1934, suite à la surexploitation des prairies et le New Deal de Roosevelt en 1932, lui sert, dans son quatrième chapitre, «Tempête économique», à montrer qu'il est nécessaire et possible de déroger aux dogmes de l'économie dominante.

GND sait aussi se faire compréhensif et même flatteur pour mieux attirer son adversaire, ne dédaignant pas les effets de toge parfois un peu trop évidents :

Dans notre régime politique, le titre de premier ministre n'est pas un titre à prendre à la légère. La majorité de nos concitoyens peinent à réaliser à quel point cette fonction vous confère du pouvoir (p. 10). [...] Vous occupez la fonction de premier ministre à un moment crucial de l'histoire du Québec, et, pour tout dire, de l'histoire tout court (p. 11). [...] Certes, rien n'est facile dans cette affaire. Nos habitudes de consommation, nos désirs, la représentation que

nous avons de la vie bonne, du confort, du plaisir, de ce que sont le travail et la postérité, nos mœurs civiques, bref, tout ce que nous sommes incite à l'inertie (p. 14). [...] Monsieur le premier ministre, votre incohérence m'inquiète... Le monde est menacé par une crise civilisationnelle, mais cela ne semble pas vous tourmenter outre mesure. Moi, cela m'empêche de dormir (p. 18).

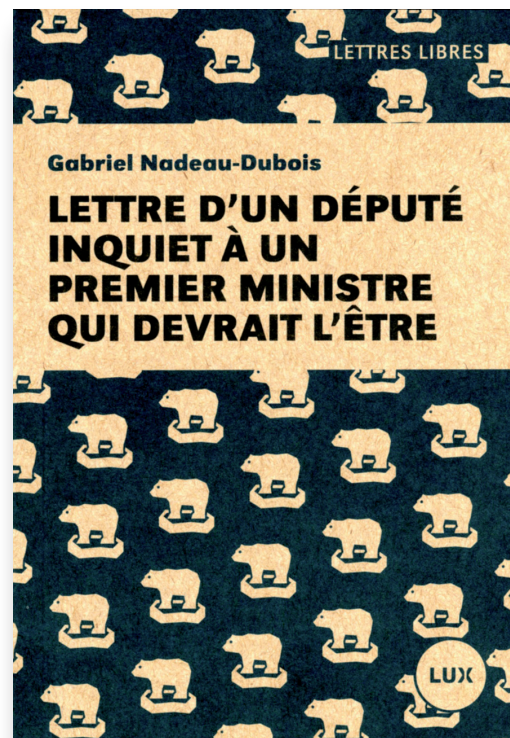
LES LIMITES DE LA RHÉTORIQUE

Toutefois, en dépit du charme et de l'intérêt certains de son propos, j'ai bien peur que cette lettre ne convainque personne hormis ceux qui le sont déjà.

En premier lieu, il est bien difficile de faire abstraction du fait que Nadeau-Dubois est député et porte-parole de Québec solidaire. Son statut partisan grève au départ sa crédibilité. Le soupçon de parti-pris et le poids de l'électoratisme constituent, à tort ou à raison, de sérieuses barrières à la persuasion. L'empressement manifesté par Québec solidaire à épouser sans réserve la cause de l'urgence climatique et le discours apocalyptique et accusateur de jeunes n'est pas partagé par tous, surtout pas par tous les partis politiques.

Le problème avec ce discours – et c'est ce à quoi réfère la critique de Harvey Mead – c'est qu'il isole la crise du climat de la crise écologique globale dont il n'est qu'une composante, et, ce faisant, il se condamne à une compréhension tronquée de ses causes profondes et des solutions à lui apporter. Il alimente un sentiment d'urgence, une psychose même chez certains, qui finit par nous détourner du véritable combat qu'il faut mener.

Et de fait, comme il fallait s'y attendre, le premier ministre Legault ne s'est pas laissé prendre au jeu. Il lui a répondu sur Facebook, le 30 novembre, qu'il était «d'accord avec lui sur l'urgence de lutter contre les changements climatiques [...] l'urgence d'investir dans les trains, les tramways et les véhicules électriques [...] d'accord aussi sur les coûts considérables que cette crise du climat risque d'entraîner pour le gouvernement québécois», mais que, contrairement à lui, il estimait qu'il ne fallait pas oublier pour autant l'enjeu du développement économique, nécessaire pour faire face à ces changements, et qu'il croyait, lui, à une bourse du carbone en commun avec d'autres pays, parce que le problème des GES est planétaire.



C'est aussi en raison de l'approche globale et des moyens mis de l'avant dans cette lettre que Harvey Mead, sans doute le plus radical et intransigeant de nos écologistes québécois, n'a pas été convaincu non plus (harveymead.org). Celui-ci estime que les considérations de GND ne vont pas au-delà des slogans habituels, du capitalisme vert et d'une certaine pensée magique quant aux stratégies concrètes à adopter, sans jamais s'attaquer au mythe de la croissance. Il lui reproche particulièrement de vouloir dorer la pilule aux citoyens et de leur raconter une romance lorsqu'il écrit :

La transition écologique n'a pas à être synonyme de sacrifice et de renoncement. Il est possible d'en faire un programme d'amélioration des conditions de vie de la majorité de nos concitoyens. Pour la majorité d'entre nous, ce programme de transition peut et doit rimer avec une meilleure vie (p. 91).

Pour Harvey Mead, ce n'est pas seulement d'électrification de l'automobile qu'il faut parler, mais de son élimination, et c'est faire preuve de beaucoup d'optimisme et de naïveté que de penser pouvoir réaliser cette transition écologique sans s'attaquer au moteur de «l'économie dominante», la croissance à tout prix.

Harvey Mead conclut qu'avec une vision aussi superficielle et magique et une absence complète de plans précis pour l'échéance de 2030, le projet de transition, tel que présenté par GND et Québec solidaire, ne pourra qu'être un échec de plus. À l'appui de sa confiance dans la possibilité de changer les choses, GND évoque l'exemple du New Deal de Franklin Roosevelt en 1932, mais Harvey Mead lui rappelle que c'est finalement la Deuxième Guerre mondiale qui a mis fin pour de bon à la Grande Dépression.

Pierre Mousterde
LES IMPASSES DE LA
RECTITUDE POLITIQUE



Impasses de la rectitude

suite de la page 6

de la rectitude politique sur le parti. À partir de ce qu'il appelle plus loin, la tyrannie des droits individuels (p. 117), le conseil national de 2019 sur la laïcité a conclu au refus d'interdire tout signe religieux ostentatoire aux fonctionnaires en position d'autorité (p. 98). Il s'est donc opposé à la Loi 21 que l'auteur approuve manifestement sur le fondement du bien commun.

Après ces études de cas, l'essai nous ramène à la généralité dans un chapitre important sur «Le poids des logiques culturelles postmodernes» suivi d'une conclusion qui s'arrête à l'urgence de réfléchir et de se libérer de cette prison de la rectitude politique. Par rapport à la grille de lecture du premier chapitre, on définit ici de plus près des causes profondes, au premier chef la posture postmoderne qui a disqualifié les trois piliers de la modernité que sont la raison, le progrès et l'histoire (p. 108). On se retrouve maintenant devant un individu nu, incapable de s'inscrire dans l'action et qui donc prend refuge dans la morale moralisatrice (p. 116). Dans ce présentisme ambiant, il n'y a pas d'aspirations émancipatrices :

on ne peut construire un sens quelconque (p. 134) : «La rectitude politique paraît anodine : changer les mots, mais elle exerce une censure, crée la culpabilité, la punition» et cela sous un masque progressiste. Mousterde est tenté de suivre Dany-Robert Dufour qui voit là la mort du sujet moderne.

C'est un excellent tableau de nos impuissances : «Ce qui manque aujourd'hui à la gauche, c'est de retrouver "le regard qui porte loin" et la volonté de bâtir des stratégies politiques pensées en conséquence».

Comme lecteur, on doit peut-être ici pointer vers une cause de cet effrayant effondrement dans l'immédiat, sans distance ni analyse, qui se traduit par des éclats émotifs sans fin : les réseaux sociaux ont suscité ce vide et ce remplacement de la substance par l'image. Mousterde ne les examine pas. Ne sont-ils pas à la source du présentisme qu'il déplore ? De plus, il y a une donnée démographique en Occident qui explique la peur, l'insécurité, l'absence de projets, c'est le vieillissement de la population. Il n'en est pas question non plus. Le livre reste pourtant très sérieux et nous interpelle avec intelligence. ❖



Lettre d'un député

suite de la page 7

ENTRE QUOI FAIRE ET COMMENT LE FAIRE

La lettre de GND dit fort bien ce qu'il faudrait faire et ne pas faire pour prévenir le réchauffement incontrôlable du climat, pourquoi il faut le faire, l'intérêt que nous avons à le faire, l'urgence de le faire, ce qui risque d'arriver si on ne le fait pas, ce qui nous empêche de le faire, pourquoi on ne le fait pas : mais tout ça, le GIEC, l'ONU, Greta, Dominic Champagne et les autres leaders écologiques nous l'ont déjà dit et répété ad nauseam ces dernières années.

Le problème avec ce discours – et c'est ce à quoi réfère la critique de Harvey Mead – c'est qu'il isole la crise du climat de la crise écologique globale dont il n'est qu'une composante, et ce faisant, il se condamne à une compréhension tronquée de ses causes profondes et des solutions à lui apporter. Il alimente un sentiment d'urgence, une psychose même chez certains, qui finit par nous détourner du véritable combat qu'il faut mener.

La cause véritable des changements climatiques ne se limite pas au pétrole et aux gaz à effet de serre qui résultent de son utilisation ; ceux-ci, comme ne cesse de le répéter l'équipe des Meadows depuis le rapport du Club de Rome en 1972, sont le résultat d'un système économique mu par le mythe suicidaire de la croissance illimitée sur une planète limitée : croissance de la population, croissance des besoins de nourriture, croissance de la production industrielle, croissance de l'exploitation des ressources non renouvelables, croissance de la pollution et de la dégradation des écosystèmes, le tout conduisant à un dépassement des capacités de la planète et finalement à un effondrement de l'écosystème écologique, économique et social pouvant se produire autour des années 2030. Le capitalisme pétrolier n'est que la forme la plus récente de cette course en avant

Le capitalisme pétrolier n'est que la forme la plus récente de cette course en avant et tout le monde sait qu'il tire à sa fin et cherche désespérément à se recycler dans un capitalisme vert, tout aussi suicidaire.

et tout le monde sait qu'il tire à sa fin et cherche désespérément à se recycler dans un capitalisme vert, tout aussi suicidaire.

La lettre de GND reproche à M. Legault sa vision économique conservatrice, mais ne va pas jusqu'à remettre en question ce mythe de la croissance illimitée. GND succombe lui aussi au mythe des lendemains verts. Il veut et croit pouvoir sauver l'auto, sauver la ville, sauver les banlieues, sauver notre confort. «Avec un peu d'imagination et beaucoup de courage politique, il est possible de rendre les choix écologiques abordables et pratiques pour nos concitoyens, tout comme il est possible de s'assurer que cette transition économique se fasse sans laisser personne derrière» (p. 91).

Ce que sa lettre ne nous dit pas assez, c'est COMMENT le faire, comment entreprendre la relocalisation de notre économie, de notre agriculture, de nos emplois ? Comment briser le cercle infernal du

libre-échange, du profit maximum des actionnaires, de la concentration de la richesse, de la publicité, de la croissance du PIB, de l'auto et de l'avion, des grandes cités et de leurs banlieues, etc. Les récentes suggestions de Thomas Piketty dans son dernier ouvrage *Capital et idéo-*

logie auraient été ici bienvenues.

Le plan en 9 points que propose GND ne constitue pas vraiment une réponse à cette question, car il ne va guère au-delà de grands titres de chapitres, de slogans ou même de mantras qu'on répète sans trop réfléchir à ce qu'ils impliquent : 1) fournir des alternatives à l'auto en ville et en banlieue ; 2) exiger des logements écoénergétiques ; 3) électrifier les automobiles ; 4) mettre fin à l'étalement urbain ; 5) interdire l'obsolescence programmée ; 6) écarter tous les projets pétroliers et gaziers ; 7) remettre en question les accords de libre-échange ; 8) augmenter notre autosuffisance alimentaire ; 9) relocaliser nos économies.

Mieux vaudrait peut-être admettre carrément que nous n'avons pas encore les réponses. ❖